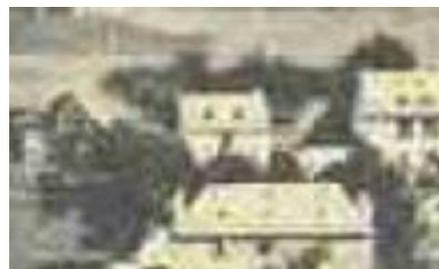


Une page d'histoire...

La maison « Jègue » (11 rue de Campané)



D'où vient ce nom ? Certainement le patronyme des premiers propriétaires.

Les plus anciennes traces retrouvées à ce jour nous ramènent sous le règne de Louis XIII : En 1627 nous trouvons trace de Jacques Jègue, puis en 1659 Simon Gègue et enfin en 1687 on trouve « *Jeanne JÈGUE du lieu de Casau* ».

N'ayant pas encore établi de lien avec ces Jacques, Simon et Jeanne Jègue, le plus lointain ancêtre connu dans cette maison est Simon Sanset dit Verdot (ou Verdot dit Sanset suivant les actes).

Il est marié avec Marie Pourtoulès, et a une fille, Joachine, née vers 1739.

Il meurt prématurément âgé d'environ 50 ans.

Marie Pourtoulès, qui est espagnole comme le précisera son acte de décès, se retrouve veuve avec sa petite qui doit avoir une dizaine d'années.

La situation est difficile et les dettes l'obligent à vendre des terres. En 1752 elle vend un champ à Jean-Pierre Trespailhé dit Peyroulet, qui est charpentier, et à qui ils devaient encore de l'argent pour des réparations :

« vouloir employer scavoir celle de 58 livres 10 sols pour payement de pareille somme que sondit feu mary scait trouver devoir à François Ducos dit Laberdure pour reste d'achat de la borde (appelée de Gègue) ou maison basse là ou elle fait son habitation ordinaire, plus celle de 27 livres 10 sols audit acquéreur pour reste des travaux faits, planches, ardoises et clou avancés audit feu Verdot par ledit acquéreur sur ladite maison, plus la somme de 9 livres à Mr l'archiprêtre de Cazeau pour un trantenaire de maisses, plus 14 livres 10 sols audit sieur Ceris Me chirurgien de Bagnères pour des remèdes, diettes et vaccations... »

Sa fille Joachine va prendre le nom de la maison, et être nommée sur certains actes « Joachine Jègue ».

Elle va se marier en février 1774 avec Bertrand Doux Barbazan. L'acte précise « *Bertrand Doux natif de Barbazan...habitant dans notre paroisse depuis onze ans...* » Il est maçon, « coupeur de pierre ».

Leur héritier sera Jacques Doux qui se marie le 3 Floréal An 13 (23 avril 1805) avec Bertrande Cazaubon Lantrade, une jeune fille de Cazaux. Elle est l'aînée d'une famille nombreuse (10 enfants), dans une maison connue de tous puisque ses parents sont cabaretiers (place du Mestier).

Ils ont une fille, Jeanne Doux, qui épousera le 29 juin 1833 Pierre Oustau, issu d'une vieille famille d'Oô pour venir gendre chez Jègue.

Nous pouvons voir sur le plus ancien plan du cadastre « dit de Napoléon » qui date de 1837, que Pierre Oustau est copropriétaire de la maison et écurie avec son beau-père, Jacques Doux.

En octobre 1839 c'est la naissance de Pierre-Jean, un de leurs enfants qui sera leur héritier. Il se marie en 1862 avec une jeune fille de Poubeau, Anne-Marie LAVIGNE.



De leurs 8 enfants c'est Pierre, né en juin 1876 qui restera à la maison « Jègue », marié en 1902 avec Bernardine Saporte.



Ils ont eu 5 enfants : Jeanne en septembre 1902, Jean en 1904, René en 1907, Elisabeth en 1910 et Marius en 1914. De ces 5 enfants c'est Jean qui reste à la maison familiale, puis après lui ses 2 fils François et Pierre.

Alain D'Haene

- :- :- :- :- :- :- :- :- :- :-

Les souvenirs de Pierre Oustau...

« Avant on portait le ravitaillement au berger tous les dimanches, en principe, ou presque tous les dimanches, tous les propriétaires

venaient voir les brebis, allaient voir le berger, s'occupaient de ce qu'il y avait à faire, s'il y avait à soigner des boiteuses, c'était que le dimanche qu'on décontractait un peu le travail, voilà, c'était une sortie pour aller discuter, faire un petit repas, on passait un dimanche un peu agréable.

Après sinon, pour le ravitaillement ça tournait, une semaine chacun. Une fois c'était à Labach, une fois à Sarnés, une fois aux Crabioules...

Je me rappelle encore quand ma grand-mère est morte, tiens, c'était au mois de juillet¹, j'étais jeune, (elle s'appelait Bernardine), on était parti avec papa et la jument aller porter le ravitaillement au berger à Culaouet, au-dessus de la vallée du Lis, après Erichedaou, en dessous de Sarnés.

Aux Crabioules en principe on laissait le ravitaillement à la cabane de Sarnés, et le berger après, en gardant les brebis se le prenait le ravitaillement et se le ramenait aux Crabioules. On arrivait en dessous de la coume de Bourg, ici tu vois, à la coume de Labach, et après il fallait laisser la jument là et finir d'arriver à pied.

Voilà, en principe on partait fin juillet vers la Sainte Anne, jusqu'à fin aout, presque quoi, elles restaient aux Crabioules »...

A Labach :

A l'époque dans toutes les granges il y avait des bêtes, une vingtaine de granges, et maintenant...

Je suis parti (à l'armée) en 60, 61 et ça tournait encore un peu, je suis revenu 2 ans après ça avait déjà baissé et ça a fini de baisser et j'ai été le dernier à y travailler.

Ici les propriétaires n'avaient pas un grand nombre de brebis, ils avaient entre 60 et 80 brebis qui montaient en montagne, le plus qui en avaient c'était pour arriver à 90 ou 100 mais sinon c'était plutôt en dessous.

Tout le monde était dans le même système pour travailler et pour aller dans la montagne, pour aller se donner un coup de main pour tout faire.

Et à l'époque, à partir du mois d'octobre, par-là, même septembre, les brebis quand elles commençaient à vouloir faire l'agneau, on les mettait dans des prés où on ne pouvait pas aller.

On faisait le barri² avec des barrières en bois, et on enfermait les brebis, même la nuit, pour qu'elles aillent fumer les prés. C'était une semaine, chaque propriétaire qui prenait le machin des barrières pour fumer les prés où on ne pouvait aller pour travailler avec les charrettes.

¹ 18 juillet 1959

² L'enclos